

# Sam Braun, *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu*<sup>1</sup>

Par Martine Giboureau, professeure

Ce livre dont le titre ne révèle que très incomplètement la teneur est certes un témoignage de ce que furent l'enfance et la déportation de Sam Braun mais aussi – surtout ? - une réflexion sur les leçons de cette “ expérience ” et l'intérêt du témoignage.

## LES ÉPISODES DE SA VIE

Sam est né à Paris le 25 août 1927 mais a vécu son enfance et début d'adolescence à Clermont-Ferrand. Ses parents, immigrés, se sont mariés en France, furent naturalisés en 1924 (sa mère venait de Kichinev, actuelle capitale de la Moldavie et son père de Pologne). Son père était commerçant - plus ou moins efficace et prospère d'ailleurs ! Sa famille n'est pas pratiquante mais Sam a été éleveur israélite.

Sam dit à maintes reprises qu'il a vécu dans une bulle et ce dès avant sa déportation. Il semble ne pas avoir souffert des mesures antisémites, n'avoir guère été concerné par la politique même s'il participe à la manifestation du 11 novembre 1943.

Le 12 novembre 1943 Sam, ses parents et sa petite sœur sont arrêtés chez eux à 6 heures 30 par des miliciens. Sa grand-mère grabataire est laissée seule dans l'appartement. Sa sœur et son frère aîné, absents de l'appartement, ont pu échapper à l'arrestation.

Sam et les siens sont emprisonnés une quinzaine de jours, avec des résistants, dont certains ont été torturés. Ils sont ensuite transférés à Drancy, par train, dans un compartiment de voyageurs. Ils sont gardés par deux gendarmes obstinément sourds aux questions du père de Sam. Celui-ci dit alors avoir ressenti “ le vide monstrueux de la déshumanisation ” en observant ces gendarmes refusant toute parole à une famille juive.

Drancy où les hommes et les femmes ne sont pas au même étage laisse peu de souvenirs à Sam.

Le 7 décembre 1943 la famille Braun est emmenée par bus à la gare de Bobigny puis enfermée dans un wagon à bestiaux (convoi n°64). Sam dit ne pas se souvenir de tous les détails du transfert et insiste sur l'impossibilité de décrire les odeurs ou les regards terrifiés. Il parle de nombreux morts entassés au fur et à mesure le long des parois du wagon (et libérant ainsi un peu de place pour les survivants).

Ils arrivent à Birkenau sur “ le premier quai relativement éloigné des chambres à gaz ” (nous sommes en 1943, la “ rampe ” n'est pas encore construite). La sélection le fait entrer seul à Auschwitz III (Buna-Monowitz). Ce sont alors la tonte, la douche, le tatouage... Sam Braun devient le n° 167472 “ né le 10 décembre 1943 ” à Auschwitz. Il est désinfecté, reçoit la tenue de bagnard et est intégré au *Kommando* 55, chargé de terrassement pour la construction de l'usine d'IG Farben destinée à fabriquer du caoutchouc synthétique.

Il restera toujours dans ce *Kommando*, donc en extérieur, soumis aux aléas climatiques (autant la grosse chaleur que le froid intense). En quelques lignes il signale les “ repas ”, les appels, les coups, l'orchestre. Il détaille un peu plus la double structure pyramidale du système concentrationnaire (organisation du travail et organisation du camp). Sam développe plus longuement les différentes techniques de bombardements des Alliés (russes, anglais et américains) et la sorte d'enthousiasme ressentie, liée au “ sentiment d'exister encore pour les Alliés ”. Sam parle de façon très “ clinique ” des musulmans, des sélections, des pendaisons. A ce propos il confronte ses souvenirs avec ceux de

---

1 BRAUN (Sam), *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu*, entretien avec Stéphane Guinoiseau, Paris, Albin Michel, 2007, 265 p.

Primo Levi racontés dans *Si c'est un homme*<sup>2</sup>.

Il a vécu tout ce temps sans “ pratiquement aucune relation avec les autres déportés ”. Une seule fois il est “ protégé ” par Robert Waitz, médecin qui le fait rester plusieurs jours au KB (*Krankenbau* c'est-à-dire l'infirmerie).

Sam raconte les événements dramatiques qu'il a subis en insistant sur l'impression d'avoir été à la fois spectateur et acteur, d'avoir vécu dans l'imaginaire pendant que son corps était soumis au pire; p. 56-57 sont évoqués un “ dédoublement schizophrénique ”, un “ clivage défensif du moi ”.

Sam a subi la marche de la mort : les déportés quittent sans rien le camp le 17 janvier 1945. Sam a erré avec sa colonne, de camp en camp (une dizaine dont Flossenbourg et Leitmeritz), dormant parfois en marchant, entassé à d'autres moments dans des wagons découverts, les morts jalonnant le chemin. La violence est permanente pour tous: un “ *Lagerältester* ” a été massacré dans un camp par des déportés qui l'avaient reconnu. Des SS très jeunes et très ivres se sont amusés à faire descendre les déportés d'un wagon découvert pour leur faire faire des “ pompes ” et exécuter ceux qui ne les faisaient pas dans les règles !

Deux fois toutefois Sam échappe à la violence, à l'inhumain. Un soldat de la Wehrmacht, alors qu'il était tombé à terre en tirant un chariot empli du barda des SS, a empêché un SS de l'exécuter d'une balle. Autre geste humain sur lequel Sam revient à plusieurs reprises : les pains jetés par des Tchèques depuis des passerelles passant au-dessus des voies où roulaient leurs wagons découverts, et ce, malgré les tirs des SS contre ces civils.

Épuisé totalement (au point d'avoir failli être écrasé par les autres déportés dans le wagon lors de l'épisode des pains), Sam se décide à être sélectionné quand des SS demandent aux malades de descendre du wagon .... Or ces “ SS ” se sont révélés être des résistants tchèques déguisés et ainsi Sam est “ physiquement ” libéré ; il pèse 35 kg pour 1,77m. Il est pris alors en charge par les services hospitaliers praguais.

Lors d'une sortie “ en ville ” avec son infirmière, il voit un gardien tchèque fouetter violemment des prisonniers allemands : ce fut pour lui inacceptable et il fuit ce “ spectacle ” ; pour toujours, la violence lui était devenue viscéralement insupportable.

Début juillet 1945 il rentre au Bourget par avion sanitaire et après l'accueil chaleureux des Tchèques, il vit douloureusement le fait qu'il n'y ait personne à leur arrivée - sauf un bus de la RATP qui le conduit à un cinéma ... pour un interrogatoire d'un agent du contre-espionnage ! Il découvre alors que la présence des déportés juifs rescapés dérange. Il ne rencontre qu'indifférence, silence, gêne, voire suspicion. Resté trois jours au Lutetia, il retrouve son frère et sa sœur aînés... et s'enferme alors dans sa coquille, faisant tout pour occulter sa déportation : il entre dans un silence de 40 ans !

---

2 LEVI (Primo), *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987 (1<sup>ère</sup> édition 1958), 213 p.

Sam a 18 ans ; il doit retrouver sa forme physique et est de nouveau hospitalisé. Il passe ses deux bacs et fait des études de médecine. Mais surtout, il doit dépasser sa culpabilité d'être survivant alors que ses parents et sa petite sœur ont disparu, accepter ses origines juives (il cachait son numéro et a failli faire enlever son tatouage), vivre avec l'indifférence des autres. Ce sont des défis tellement lourds à surmonter, sans l'aide du moindre psychologue, que Sam est passé par la dépression et l'alcoolisme.

## **LE LIVRE EST (SURTOUT ?) UN RECUEIL DE MÉDITATIONS**

“ Pour vraiment se libérer de ce genre de vécu, seul le silence est nécessaire ” écrit Sam page 67 en précisant “ beaucoup de ceux qui ont parlé dès leur retour se sont, d'une certaine façon, suicidés ”. Il revient plusieurs fois sur la “ reconstruction ” développant la différence entre ceux qui sont toujours restés dans le camp de par leur “ ressassement ” et ceux qui ont pu s'en libérer comme lui-même. Pour Sam, il faut occulter pour pouvoir passer à autre chose et vivre comme un être normal, c'est à dire ni comme une victime permanente devant être surprotégée, ni comme un être se glorifiant de son passé et réclamant plus de droits.

Après 40 ans de silence, Sam, sollicité par une amie enseignante, a eu “ honte de sa lâcheté ” et son devoir “ d'ouvrir les yeux sur le monde et la folie de certains hommes ” lui est apparu clairement : il multiplie les interventions auprès des élèves en tant que “ victime d'un génocide, solidaire de toutes les victimes de tous les génocides de l'histoire ”. La parole a été libératrice et aujourd'hui il est “ sorti définitivement du camp même s'il occupe une partie de (sa) mémoire ”. A la page 109, Sam nous indique ce qu'il a appris au camp (et qui constitue la deuxième moitié du livre) : la tolérance, le respect des autres, ce que veut dire “ réussir sa vie ”, le risque pour chaque humain de devenir bourreau... Il a choisi comme devise “ On ne te demande pas ce qu'on t'a fait, mais ce que tu as fait avec ce qu'on t'a fait ” (Sartre).

## **INTÉRÊT PÉDAGOGIQUE**

Ce livre me semble s'adresser à des adultes plutôt qu'à des jeunes. Le choix d'un récit sous forme d'entretiens ne permet pas de dynamiser le texte et conduit à quelques pesanteurs et répétitions. Stéphane Guinoiseau se permet de longues citations et Sam multiplie des considérations philosophiques de haut niveau qui peuvent déconcerter/déconcentrer des élèves avant la Terminale.

Une des originalités de la première partie consacrée au “ récit ” autobiographique de Sam Braun réside dans la description d'une réaction très rarement racontée qui se révèle être une forme spontanée d'auto-défense, de sauvegarde, de survie de ce jeune adolescent : Sam reste toujours seul, devient physiquement un automate tandis que son esprit se réfugie dans des rêves. Parmi ses rêves, ceux de mets dégustés consciencieusement lui permettent de s'habituer à la faim ! Même le fait de ne pas comprendre la langue allemande ne l'a guère gêné, ne recevant que peu d'ordres et suivant le mouvement.

Sam estime que trois facteurs ont contribué à sa survie : la chance (dont il ne donne pas d'exemple sauf son passage à l'infirmerie), l'imaginaire, l'espérance (qu'il distingue de l'espoir) qui a perduré tout au long de sa déportation sauf au dernier jour à Prague. Sam fait aussi une différence entre sentiment de révolte (face aux musulmans sélectionnés pour la chambre à gaz) et désespérance. Il affirme ne jamais avoir connu la haine, ni le désir de revanche, de vengeance (désir qui aurait fait des nazis les vainqueurs)... juste peut-être a-t-il éprouvé du mépris pour ses bourreaux.

On peut regretter que le premier récit rédigé par Sam pour ses enfants quelques années après son retour n'ait pas été joint en annexe. “ Trop événementiel ” estime Sam aujourd'hui, ce texte aurait été un passionnant contrepoint de l'actuel ouvrage centré sur l'enseignement acquis “ là-bas ”.

Les faits sont abordés de façon très elliptique, peu concrète, jamais anecdotique ni descriptive. Les données chronologiques sont rarement précisées. Ce livre est d'ailleurs l'aboutissement de l'évolution de la façon de témoigner de Sam comme il l'indique page 85 : “ Il m'arrive parfois de ne pratiquement pas parler de mon histoire personnelle. Les événements que j'ai vécus ont déterminé ma propre vie, mon histoire, ma personnalité, mon savoir d'aujourd'hui et c'est ce savoir-là que j'ai envie, je dirais même que j'ai besoin, de transmettre, beaucoup plus que mon passé anecdotique ”. L'intérêt principal de son livre réside donc dans la réflexion originale et parfois surprenante de Sam sur le pardon, la justice, la vengeance, la haine, l'humanisme, la lutte contre tous les extrémismes, le travail de mémoire “ utilisation du passé pour une réflexion sur le présent et une projection vers l'avenir ”. D'ailleurs, pour Sam Braun, nous ne sommes qu'à l'aube de l'humanité. “ L'être humain est une créature en devenir qui a déjà pas mal changé depuis son origine... L'essentiel est de croire en la perfectibilité de l'homme ”. Sam souhaite ainsi transmettre l'espérance en un avenir meilleur.